

ANDRÉ BERNAND

LES VEILLEURS DU PHARE

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 113 (1996) 85–90

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

LES VEILLEURS DU PHARE

Le texte fondamental qui témoigne de la dédicace du Phare d'Alexandrie n'est pas, hélas! la stèle ou la paroi où fut gravé ce texte épigraphique, mais la description succincte que nous en a donnée un témoin oculaire. En effet, sous le règne d'Auguste, le géographe et historien Strabon (66 av. J.C. – 24 ap. J.C.) nous a rapporté ce qu'il avait vu lors de son voyage en Egypte, en 25–24 av. J.C. Au sujet du Phare il écrit (C. XVII, 791): ἡ δὲ Φάρος νησίον ἐστὶ παράμικτες, προσεχέστατον τῆ ἡπείρω, λιμένα πρὸς αὐτὴν ποιοῦν ἀμφίστομον. Ἡϊὼν γάρ ἐστι κολπώδης, ἄκρας εἰς τὸ πέλαγος προβεβλημένη δύο· τούτων δὲ μεταξὺ ἡ νῆσος ἴδρυται κλείουσα τὸν κόλπον, παραβέβληται γὰρ αὐτῷ κατὰ μήκος· τῶν δ' ἄκρων τῆς Φάρου τὸ μὲν ἐφ' ὧν μᾶλλον ἐστὶ προσεχὲς τῆ ἡπείρω καὶ τῆ κατ' αὐτὴν ἄκρα (καλεῖται δ' ἄκρα Λοχιάς), καὶ ποιεῖ τὸν λιμένα ἀρτίστομον· πρὸς δὲ τῆ στενότητι τοῦ μεταξὺ πόρου καὶ πέτραι εἰσὶν αἱ μὲν ὕφαλοι αἱ δὲ καὶ ἐξέχουσαι, τραχύνουσαι πᾶσαν ὥραν τὸ προσπίπτον ἐκ τοῦ πελάγους κλυδώνιον. Ἔστι δὲ καὶ αὐτὸ τὸ τῆς νησίδος ἄκρον πέτρα περίκλυστος, ἔχουσα πύργον θαυμαστῶς κατασκευασμένον λευκοῦ λίθου πολυώροφον, ὁμώνυμον τῆ νήσῳ· τοῦτον δ' ἀνέθηκε Σώστρατος Κνίδιος, φίλος τῶν βασιλέων, τῆς τῶν πλωιζομένων σωτηρίας χάριν, ὡς φησὶν ἡ ἐπιγραφή. Ἀλιμένου γὰρ οὔσης καὶ ταπεινῆς τῆς ἐκατέρωθεν παραλίας, ἐχούσης δὲ καὶ χοιράδας καὶ βράχη τινά, ἔδει σημείου τινὸς ὑψηλοῦ καὶ λαμπροῦ τοῖς ἀπὸ τοῦ πελάγους προσπλεύουσιν ὥστ' εὐστοχεῖν τῆς εἰσβολῆς τοῦ λιμένος (édition Meineke, Teubner 1853).

A. J. Letronne traduit: “Pharos est une petite île oblongue, très voisine du continent, avec lequel elle fait un port à deux entrées; car le rivage, qui forme en cet endroit un enfoncement, projette dans la mer deux caps, entre lesquels s'étend l'île de Pharos: elle ferme le golfe, en se prolongeant dans une direction parallèle à la côte. Des deux extrémités de Pharos, l'orientale est la plus rapprochée du continent, et du cap nommé Lochias qui s'y trouve. C'est cette extrémité qui fait la bonté du port: outre que le canal qui sépare ces deux caps est fort resserré, il s'y trouve encore des roches, les unes au-dessous, les autres au-dessus de la surface de l'eau, contre lesquelles les lames viennent de la haute mer se briser en tout temps avec violence. Cette même extrémité orientale de l'île est formé par un rocher entouré d'eau de toutes parts, surmonté d'une tour à plusieurs étages, admirablement construite en marbre blanc, qui porte le même nom que l'île. Elle fut élevée par Sostrate de Cnide, favori des rois, pour le salut des navigateurs, comme le porte l'inscription. Et en effet sur un rivage qui, de chaque côté d'Alexandrie est bas, dénué de ports, garni d'écueils et de bas-fonds, il était nécessaire de placer un signal élevé et très remarquable, afin que les navigateurs, arrivant de la haute mer, ne pussent manquer l'entrée du port.” Letronne signale en note (note 1, p. 330) de l'édition Coray que “le texte vulgaire portait: ὡς φησὶν ἡ ἐπιγραφή· ἐπίγραμμα Σώστρατος Κνίδιος Δεξιφάνους θεοῖς Σωτήρσιν ὑπὲρ τῶν πλωῖζομένων. Monsieur Coray a regardé tous les mots depuis ἐπίγραμμα jusqu'à πλωῖζομένων comme une glose de copiste, et les a rejetés du texte. Cette inscription se retrouve dans Lucien.” L'édition Meineke a suivi la suppression proposée par Coray et adoptée par Letronne, mais on peut se demander si cette correction faite à la vulgate s'impose, car c'est ce datif θεοῖς Σωτήρσιν qui précisément fait problème.

Dans un article remarquable, trop peu souvent cité, Letronne a démontré que, vraisemblablement gravée sur deux lignes, l'inscription devait porter

Σώστρατος Δεξιφάνους Κνίδιος
θεοῖς Σωτήρσιν ὑπὲρ τῶν πλωῖζομένων.

c'est à dire:

“Sostratos, fils de Déxiphanès, de Cnide,
aux dieux Sauveurs, pour le salut des navigateurs.”

(Cf. A. J. Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte* t. 2 (1848), p. 527–533).

Comme nous l'avons rappelé dans notre *Alexandrie la Grande* (1966), p. 103–104 et dans notre *Alexandrie des Ptolémées* (1995), p. 50–53, Letronne a affirmé que le texte que rapporte Strabon ne pouvait en aucun cas figurer sur un édifice public, car un individu, si célèbre fût-il, ne pouvait omettre d'indiquer que le monument était érigé au nom du souverain.

Chronologiquement, au témoignage de Strabon fait suite celui de Pline l'Ancien (23–79 ap. J.C.), dans *Histoire Naturelle*, XXXVI, XVIII, 1: “Magnificatur et alia turris a rege facta in insula Pharos, portum obtinente Alexandriae, quam constitisse octogintis talentis tradunt magno animo, ne quid omittamus, Ptolemaei regis, quod in ea permiserit Sostrati Cnidii architecti structura ipsa nomen inscribi. Usus ejus, nocturno navium cursu ignes ostendere, ad praenuntianda vada, portusque introitum”, ce que E. Littré traduit: “Un autre monument qu'on vante, c'est la tour faite par un roi dans l'île de Pharos, à l'entrée du port d'Alexandrie. Elle coûta, dit-on, huit cents talents. A ce propos je ne dois pas omettre la magnanimité du roi Ptolémée, qui permit à l'architecte Sostrate de Cnide d'inscrire son nom sur l'édifice même. Ce phare sert à signaler par son feu aux navires, dans leur marche nocturne, les bas-fonds et l'entrée du port” (Texte et traduction E. Littré).

Lucien, *Quomodo historia conscribenda sit* (*De la manière d'écrire l'histoire*) § 62 donne une version qui contredit celle de Pline l'Ancien et complète celle de Strabon. Le témoignage est relativement tardif, puisque Lucien de Samosate vécut de 120 à 200 environ ap. J.C., mais il est très important: “Ὁρᾶς τὸν Κνίδιον ἐκεῖνον ἀρχιτέκτονα, οἷον ἐποίησεν; οἰκοδομήσας γὰρ τὸν ἐπὶ τῇ Φάρῳ πύργον, μέγιστον καὶ κάλλιστον ἔργον ἀπάντων, ὡς πυρσεύοιτο ἀπ' αὐτοῦ τοῖς ναυτιλλομένοις ἐπὶ πολὺ τῆς θαλάττης καὶ μὴ καταφέροντο εἰς τὴν Παραϊτονίαν, παγγάλεπον, ὡς φασιν, οὐσαν καὶ ἄφευκτον, εἴ τις ἐμπέσοι εἰς τὰ ἔρματα· οἰκοδομήσας οὖν τὸ ἔργον, ἔνδοθεν μὲν κατὰ τῶν λίθων τὸ αὐτοῦ ὄνομα ἐπέγραψεν, ἐπιχρίσας δὲ τιτάνῳ καὶ ἐπικαλύψας ἐπέγραφε τοῦνομα τοῦ τότε βασιλεύοντος, εἰδὼς, ὅπερ καὶ ἐγένετο, πάνυ ὀλίγου χρόνου συνεκπεσοῦμενα μὲν τῷ χρίσματι τὰ γράμματα, ἐκφανησόμενον δὲ· Σῶστρατος Δεξιφανοῦς Κνίδιος θεοῖς σωτήρσιν ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων. Οὕτως οὐδ' ἐκεῖνος ἐς τὸν τότε καιρὸν οὐδὲ τὸν αὐτοῦ βίον τὸν ὀλίγον ἑώρα ἀλλ' εἰς τὸν νῦν καὶ τὸν αἰεὶ, ἄχρις ἂν ἐστήκη ὁ πύργος καὶ μένη αὐτοῦ ἡ τέχνη.” C'est à dire: “Vois-tu comment procéda cet architecte de Cnide? Après avoir construit cette tour sur Pharos, ayant réalisé le plus grand et le plus beau des bâtiments, afin qu'un signal de feu soit envoyé loin sur la mer aux navigateurs, pour qu'ils ne soient pas déportés en direction de Paraetonium, – après avoir donc construit cet édifice, il inscrivit son propre nom sur la pierre, puis, ayant caché ce nom sous un lit de chaux, il écrivit par-dessus le nom du roi régnant, sachant bien, ce qui en effet arriva, que dans très peu de temps ce nom tomberait avec l'enduit et qu'on verrait paraître: ‘Sostrate, fils de Dexiphànès, Cnidien (dédie cet édifice) aux dieux Sauveurs, pour le salut des navigateurs.’ Il agissait ainsi, non pas en vue seulement du moment actuel ni de la courte durée de sa propre vie, mais tout à la fois pour le présent et les siècles à venir, tant du moins que la tour sera debout et que son oeuvre subsistera” (Trad. Letronne).

Dans un article intitulé ‘L'épigramme de Poseidippos sur le Phare d'Alexandrie’, publié dans *Hommages à Claire Préaux* (Bruxelles 1976), p. 214–222, François Chamoux juge cette anecdote rapportée par Lucien “si fantaisiste qu'elle rend ce témoignage fort suspect: comme tant d'autres *logoi* qui encombrant les compilations rédigées à l'époque impériale – poursuit Chamoux –, l'historiette relative à Sostratos a pu être forgée pour piquer la curiosité du public, et le texte de l'inscription reconstitué pour la circonstance.” Il conclut de façon fort surprenante: “Rien n'empêche de croire que la formule de Strabon et ultérieurement celle de Lucien résument tout simplement l'épigramme de Poseidippos, qui aurait servi de dédicace effective au monument.” C'est faire trop vite trop bon marché du raisonnement de Letronne, qui n'a pas seulement “cherché à reconstituer les avatars supposés de la dédicace”, mais qui a étudié le témoignage de Lucien en le prenant au sérieux. Or Letronne s'est parfaitement rendu compte que la dédicace telle que la rapportent Lucien et avant lui Strabon n'était pas conforme aux lois du genre, et il a cherché à rendre compte de cette anomalie. Il est bien évident qu'un édifice de l'importance du Phare était pourvu d'une dédicace et qu'en aucun cas une épigramme ne pouvait en

tenir lieu. Mais la dédicace réelle ne pouvait se borner à la transcription qu'en donnent Strabon et Lucien.

Nous pouvons croire Pline l'Ancien quand il dit que le roi Ptolémée (qui ne peut être que Ptolémée II Philadelphe sous le règne duquel le Phare a été construit) a permis à l'architecte Sostrate de Cnide d'inscrire son nom sur cet édifice. Mais le protocole exigeait impérativement que le nom du roi et celui de la reine figurassent dans le texte de la dédicace. Letronne pense donc que la dédicace normalement attendue était:

Βασιλεὺς Πτολεμαῖος καὶ βασίλισσα Ἀρσινόη ἡ γυνὴ θεοῖ Ἀδελφοί
θεοῖς Σωτήρσιν ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων
διὰ Σωστράτου Δεξιφάνου Κνιδίου ἀρχιτέκτονος

Nous préférons proposer de façon plus conforme aux traditions:

Ἐπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου καὶ βασίλισσης
Ἀρσινόης τῆς γυναικός, θεῶν Ἀδελφῶν,
Σώστρατος Δεξιφάνου Κνίδιος
θεοῖς Σωτήρσι ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων.

Visitant Alexandrie environ trois siècles après la construction du Phare, Strabon ne vit pas les deux premières lignes, parce qu'elles étaient tombées. C'est pourquoi il n'en parle pas. Le désir qu'avait Sostratos de faire disparaître la mention des souverains n'incite pas à interpréter *Theois Sōtērsi* comme la désignation de Ptolémée Ier Sôter et de sa femme Bérénice, parents des Philadelphes.

Quels sont donc ces "Dieux Sauveurs"? Les hypothèses n'ont pas manqué. Le pluriel a incité certains à chercher des couples de souverains. Charles Picard, par exemple, à la suite de Letronne, penchait pour Ptolémée Ier Sôter et sa femme (*Bull. Corr. Hell.* 76, 1952, p. 68). Bien entendu on a songé au duo que forment les Dioscures. D'autre part, Protée, souverain mythique de Pharos, comme le rappelle Euripide (*Hélène*, v. 5) et comme l'invoque Poseidippos de Pella fournit un compagnon à Zeus. Mais la critique s'est surtout intéressée à la divinité – au singulier – qui est censée avoir été dressée au sommet du Phare.

François Chamoux, dans l'article indiqué plus haut a établi et traduit de façon définitive l'épigramme de Poseidippos:

Ἐλλήνων σωτήρα, Φάρου σκοπόν, ὃ ἄνα Πρωτεῦ,
Σώστρατος ἔστησεν Δεξιφάνου Κνίδιος,
4 Οὐ γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ σκοπαὶ οὐρῆ σοι ἐπὶ νήσῳ,
ἀλλὰ χαμαὶ χηλὴ ναύλοχος ἐκτέταται.
Τοῦ χάριν εὐθειάν τε καὶ ὄρθιον αἰθήρα τέμνει
πύργος ὃ τ' ἀπλάτων φαίνεται' ἀπὸ σταδίου
ἡματι· παννύχιος δὲ θοῶς ἐν κύματι ναύτης
8 ὄψεται ἐκ κορυφῆς πῦρ μέγα καιόμενον,
καὶ κεν ἐπ' αὐτὸ δράμοι Τάυρου κέρασ, οὐδ' ἂν ἀμάρτοι
Σωτήρος, Πρωτεῦ, Ζηνὸς ὃ τῆδε πλέων.

“Cette sauvegarde des Grecs, ce veilleur de Pharos, ô seigneur Prôtée, c'est Sostratos qui l'a érigé, fils de Dexiphanès, de Cnide. C'est qu'en Egypte tu n'as pas comme postes de guet des hauteurs sur des îles: non, la baie qui accueille les navires s'étend au ras des eaux. C'est pour cela que, debout, toute droite, se découpe sur le ciel une tour qui se voit à une distance infinie pendant le jour. Pendant la nuit, bien vite au milieu des flots le marin apercevra le grand feu qui brûle au sommet, et il pourra courir droit sur la Corne du Taureau, et il ne saurait manquer d'atteindre Zeus Sauveur, ô Prôtée, celui qui navigue dans ces parages.”

Le texte est suffisamment explicite pour qu'on ne puisse mettre en doute la présence de Zeus sur le Phare d'Alexandrie. Mais pourquoi la dédicace du Phare porte-t-elle “aux dieux Sauveurs” et non pas “au Dieu Sauveur” au singulier?

En passant, je me permets de juger peu convainquant le rapprochement opéré par F. Chamoux avec un fragment de Callimaque (*Fr.* 400, Pfeiffer):

Ἄ ναῦς, ἃ τὸ μόνον φέγγος ἐμὶν τὸ γλυκὺ τᾶς ζόας
ἄρπαξας, ποτί τε Ζανὸς ἰκνεῦμαι λιμενοσκόπω . . .

“Vaisseau, toi qui m’as ravi ma seule lumière, la douceur de ma vie, je te supplie au nom de Zeus qui veille sur le port . . .”

F. Chamoux admet comme une évidence que le poète, ayant vécu la plus grande partie de sa vie à Alexandrie, a placé dans sa cité d’adoption cette scène de départ et de séparation. Mais rien ne permet de dire avec certitude que Callimaque parle ici en son propre nom. Nombre d’épigrammes sont placées dans la bouche d’une personne que le poète ne nomme pas et qui peut être tout un chacun. D’autre part, même s’il s’agit de Callimaque, rien n’indique expressément qu’il s’agit d’Alexandrie. Celle qui s’en va sur ce navire auquel on s’adresse est peut-être tout simplement originaire d’un port sur lequel Zeus veillait. Le terme de *skopós* qu’on retrouve dans l’adjectif *limenóskopos*, est employé ailleurs qu’à Alexandrie. Qu’on songe, par exemple, à cette “guette de Persée” installée à l’embouchure Bolbitique du Nil. Il pouvait donc s’appliquer à un dieu veillant sur un autre port que celui d’Alexandrie. On pense évidemment à Cyrène, ville natale de Callimaque, qui a consacré à Zeus un hymne célèbre. Or, sur une colline dominant la ville, s’élevait un temple de Zeus qui, de ce fait, était bien un des dieux veillant sur la ville. Ce temple est indiqué par A. Laronde dans son beau livre *Cyrène et la Libye hellénistique* (1987), p. 365–366.

Pour ma part j’évoquerai plutôt un texte décisif qui nous permet de comprendre, si on le rapproche de l’épigramme de Poseidippos, qu’un autre dieu que Zeus veillait aussi sur le port d’Alexandrie. C’est une épigramme d’auteur inconnu, qui fait parler le Phare lui-même. L’édifice s’adresse à un bienfaiteur nommé Ammônios, et le remercie d’avoir restauré cette tour et de l’avoir ainsi empêchée de s’écrouler. Le texte se trouve dans l’*Anthologie Palatine*, livre IX, n° 674 (Collection des Universités de France, traduction de P. Waltz):

Πύργος ἐγὼ ναύτησιν ἀλωμένοισιν ἀρήγων
εἰμί, Ποσειδάωνος ἀπενθέα πυρσὸν ἀνάπτων,
καί με πεσεῖν μέλλοντα βαρυγδούποισιν ἀήταις
στήσεν ἐοῖς καμάτοις Ἀμμώνιος, ὃς βασιλῆος
ἐστὶ πατήρ· κείνῳ δὲ μετ’ ἄγρια κύματα ναῦται
χεῖρας ἀερτάζουσιν, ἅτε κλυτῷ Ἐννοσιγαίῳ.

“Une tour qui porte secours aux marins errants en allumant le feu sauveur de Poséidon: voilà ce que je suis; j’allais m’écrouler sous le souffle et dans le fracas des vents, quand je fus raffermie par les soins d’Ammônios, qui est un “père de l’Empereur”; et c’est vers lui qu’en sortant des flots sauvages les marins lèvent leurs mains, comme vers le dieu glorieux qui ébranle la terre.”

On connaît par les papyrus du Caire le comte Ammônios qui vivait sous le règne de l’Empereur d’Orient Anastase Ier (491–518 ap. J.C.). Il portait le titre de “patrice”, dignité réservée aux hauts personnages. De fait, comme le rappelle Roger Rémondon, dans *La crise de l’Empire Romain*, 1964, p. 305 “c’était un grand propriétaire, possédant des champs labourés, des vignobles, des palmeraies, des prés s’étendant au total sur quelques cent cinquante aoures, soit une quarantaine d’hectares. Un autre grand domaine a, bon an mal an, un revenu total annuel de cinq livres d’or.” Envoyant à Alexandrie, pour l’approvisionnement de la ville et pour l’exportation, la plus grande partie de ses productions, Ammônios avait le plus grand intérêt à se ménager les bonnes grâces de la population, toujours prompte à se révolter. Restaurer le Phare, gloire de la ville, était la meilleure preuve de sa bonne volonté. Grâce à cet Ammônios l’épigramme est datée du début du sixième siècle ap. J.C. Si l’on accepte, avec Chamoux, que le poète Poseidippos de Pella est né vers l’an 300 av. J.C., il s’est écoulé environ neuf siècles entre les deux poèmes. Mais ce qui frappe, dans l’épigramme célébrant Ammônios, c’est la persistance des procédés de la poésie hellénistique: personnification du Phare, opposition des éléments destructeurs – vents et vagues – et de la bienfaisance de l’évergète. Le bienfaiteur est célébré à la façon

de Callimaque comparant Magas à Zeus. Ici Ammônios devient un nouveau Poséidon, vers lequel les marins font un geste d'adoration. Quand Zeus veillait sur le Phare, Poséidon était à ses côtés, et nous comprenons maintenant le pluriel désignant "les dieux Sauveurs".

Il est notable que le poète anonyme désigne les vents et les vagues comme responsables de la détérioration du Phare. Pourtant l'on sait que le 21 Juillet 365 ap. J.C. un "tsunami" ravagea toutes les côtes de la Méditerranée du Sud-Est (cf. F. Jacques – B. Bousquet, 'Le raz de marée du 21 Juillet 365', dans *MEFRA*, 96, 1984, 1, p. 439–445). On a peut-être eu trop tendance à mettre au compte d'un tremblement de terre ce qui était le résultat de l'incurie des autorités.

Le rôle des bienfaiteurs non pas du Phare, mais de Pharos cette fois, apparaît dans une autre épigramme de l'*Anthologie Palatine*, livre IX, n° 787. Elle nous apprend que l'île de Pharos pouvait abriter des voyageurs dans des logements construits par l'archiprêtre Eulogios. Nous savons par ailleurs que c'est dans des cellules aménagées à Pharos que les Septante séjournèrent quand ils traduisaient la Bible en grec. L'épigramme est due à Sophronios de Damas, qui fut Patriarche de Jérusalem de 634 à 648 ap. J.C. Il vint à Alexandrie en 633 pour tenter d'empêcher la proclamation par le Patriarche Kyros du pacte d'union avec les monophysites, et c'est à cette occasion qu'il composa cette épigramme:

Ὁ πρὶν ἀλωόμενος καὶ ἀνέστιον ἵχνος ἐλαύνων,
εἴτ' ἀφ' ὀδοιπορίας, εἴτ' ἀπὸ ναυτιλίας,
ἐνθαδε νῦν προσιῶν στῆσον, ξένε, σὸν πόδα (δεῦρο),
ναιετάειν ἐθέλων, οἶκον ἔτοιμον ἔχων.
Εἰ δέ με καὶ τίς ἔτευξεν ἀνακρινέοις, πολιῆτα,
Εὐλόγιος, Φαρίης ἀρχιερεὺς ἀγαθός.

"Vous qui jusqu'à présent erriez et marchiez sans avoir de foyer, soit après un voyage par terre soit au sortir d'une traversée, venez ici, étrangers, arrêtez-y vos pas: si vous voulez demeurer dans nos murs, vous trouverez un logement tout prêt. Et si vous demandez qui m'a fait bâtir, citoyens, c'est Eulogios, l'éminent archiprêtre de la ville du Phare."

Ayant été Patriarche d'Alexandrie de 581 à 608 ap. J.C., Eulogios avait sous sa protection non seulement l'île de Pharos, mais la ville d'Alexandrie tout entière.

Pour revenir à la question centrale de notre enquête, il faut se demander pourquoi le Phare avait la particularité d'être veillé par deux "dieux Sauveurs". Nous avançons l'idée que Sostratos de Cnide a voulu rivaliser avec les Rhodiens qui édifièrent le fameux Colosse de Rhodes, autre merveille du monde. Là encore une épigramme nous renseigne sur le dieu unique auquel le Colosse était dédié: *Anthologie Palatine*, livre VI, n° 171.

Ἀὐτῶι σοὶ πρὸς Ὀλυμπον ἐμακύναντο κολοσσὸν
τόνδε Ῥόδου ναέται Δωρίδος, Ἀέλιε,
χάλκεον, ἀνίκα κῦμα κατευνάσαντες Ἐνυσοῦς
ἔστρεψαν πάτραν δυσμενέων ἐνάροις.
5 οὐ γὰρ ὑπὲρ πελάγους μόνον ἄνθεσαν, ἀλλὰ καὶ ἐν γαίᾳ
ἀβρὸν ἀδουλώτου φέγγος ἐλευθερίας·
τοῖς γὰρ ἀφ' Ἡρακλῆος ἀεξηθεῖσι γενέθλας
πάτριος ἐν πόντῳ κῆν χθονὶ κοιρανία.

"C'est pour toi seul, Soleil, que les habitants de Rhodes, la Dorienne, ont dressé vers l'Olympe ce Colosse tout en bronze, quand après avoir apaisé les flots de la guerre ils ont paré la ville des dépouilles de l'ennemi. Ce n'est pas seulement sur mer, c'est aussi sur terre qu'ils ont, en l'élevant, fait resplendir la lumière éclatante d'une liberté qui ne se laisse pas asservir; car aux descendants d'Héraklès appartient, comme l'héritage de leur père, la souveraineté des terres et des mers."

On sait que le Colosse de Rhodes a été élevé, dans les premières années du IIIe siècle av. J.C., pour célébrer la victoire remportée en 304 avant J.C. sur l'armée et la flotte de Démétrios Poliorcète.

En dressant un colosse de bronze, les Rhodiens, certes, innovaient. Mais un seul dieu, le Soleil, était le dédicataire de cette statue. Alors que deux dieux Sauveurs veillaient sur le Phare d'Alexandrie. On comprend tout de suite quelle était la merveille la plus précieuse.

Nous n'ignorons pas que d'autres hypothèses ont été élaborées, notamment celle qui pourrait alléguer la succession sur le Phare, selon les époques, de divinités différentes. A Zeus, mentionné par Poseidippos, aurait pu succéder Poséidon évoqué par l'épigramme relative à Ammônios. Mais un document aussi célèbre et unique que le Phare pouvait-il ainsi changer de dédicataire? L'étude des monuments figurés, menée par François Daumas et Bernard Mathieu avec beaucoup de soin et d'acribie, s'arrête sur une intaille acquise il y a une quarantaine d'années, en Egypte, chez un antiquaire et faisant partie d'une collection privée (cf. 'Le Phare d'Alexandrie et ses dieux: un document inédit', dans *Academiae Analecta, Mededelingen van de Koninklijke Akademie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren*, Jaargang 49, 1987, Nr. 1, p. 43–55 (Paleis der Academieën, Brussel). Cette intaille, conservée dans une collection privée, est en pâte de verre, de forme ovale, mesurant 22 mm de haut sur 26 mm de large et 3, 5 mm d'épaisseur; le verre est d'un bleu soutenu, opacifié au revers, probablement pour mieux faire ressortir le dessin. Ce dernier est une composition de trois éléments de grandeurs comparables: une haute tour occupe le centre avec, sur la gauche une figure féminine tenant une grande voile rectangulaire et, sur la droite, un personnage masculin assis, un trident dans la main gauche. Selon les auteurs de cet article, cette figure illustre un aspect bien connu d'Isis, que déterminent diverses épithètes parmi lesquelles, surtout *Pélagia*, *Euploia* et *Pharia*. Une étude de Soheir Bakhoum, spécialiste des monnaies alexandrines, montre que l'image d'Isis Pharia, sur les monnaies est particulièrement fréquente sous le règne d'Antonin le Pieux (cf. Soheir Bakhoum, *Catalogue des monnaies . . . conservées au Cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque Nationale de Paris*: n° 1957, 2056, 2139, 2242, 2570. Ce fait expliquerait que cette apparition d'Isis Pharia ne soit pas observée à l'époque hellénistique.

En tous cas la mention de plusieurs dieux dans une dédicace unique est fréquente, notamment à Canope, faubourg d'Alexandrie. Ainsi, sous Ptolémée II Philadelphie une dédicace de calcaire est faite à Isis et à Anubis par l'amiral Kallicratès (cf. nos *Confins Libyques*, p. 232, n° 2); sous Ptolémée II Euergète une stèle de calcaire porte dédicace à Sarapis, à Isis, à Ptolémée III et à Bérénice II (*ibid.* p. 234, n° 4); une dédicace est faite par Artémidoros, de Bargylia, à Sarapis, à Isis, au Nil, à Ptolémée III et à Bérénice II (*ibid.* p. 235, n° 5); de même une stèle est dédiée à Sarapis, à Isis, au Nil, à Ptolémée III et à Bérénice II par Kallicratès, fils d'Antipatros (*ibid.* p. 235, n° 6). On ne peut donc s'étonner que Zeus et Poséidon soient associés pour veiller sur le Phare.